

Canal

J'ai marché par tous les temps
sur le chemin de halage
Au bord de ce canal que l'on dit du midi

Les ruisseaux de montagne contraints au calme
D'un lent voyage vers Sète
Attendent la méditerranée depuis la ligne
de partage des eaux

Il n'y aura pas de rencontre
Mais une fusion salée, vive et définitive
La perte de toute individualité
Dans la dilution d'un grand tout

J'ai marché bien des fois
Entre la ligne d'arbres
Salué des anglais sur des péniches lentes
Doublé les voiliers démâtés, arrêtés dans l'écluse
Attendu la montée de l'eau
et
L'ouverture des portes
Le remous qui s'échappe
puis
La reprise du lent glissement des bateaux
Le bruit ronronnant des moteurs.

Par d'autres temps, les hivers rigoureux modifient le paysage
La neige fait disparaître les aspérités et magnifie les arbres

Sous le ciel plombé le blanc poudreux paraît gris
La couche de nuages épais m'empêche de rêver
à l'infini du monde
D'un pas vif, je parcours la distance que j'ai choisie
Dans l'attente d'une autre pluie de flocons.

Des touffes d'herbe dépassent de la fine pellicule de givre
D'étranges graminées blanches sont mises en valeur par le soleil
Le long de ce chemin, elles m'indiquent l'absence de vent.

L'ombre du chêne couvre la moitié du pré
Laissant le gel dessiner des formes abstraites
Le vent est fort
Le gardien du château a baissé les drapeaux
Qui accueillent habituellement les touristes
Leur mouvement me manque,
Mais leur absence me permet de mieux voir les peupliers
Dont la cime oscille
D'un mouvement mathématique régulier.

Les gouttes se poursuivent sur la fenêtre du train qui roule
Il croise le canal sur un pont de fer centenaire.

J'ai éprouvé mon souffle et accepté les crampes
j'ai levé les yeux vers les platanes
éternué de leurs pollens
envié des cyclistes pour leur rapidité
le sac fini par peser sur mes épaules

Je me suis posé sur le rebord d'un mur
J'ai voulu lézarder, mais
Le lézard me regarde, il est dit des murailles,
je le laisse à son attente dans son rêve de mouche

Je repars sur le chemin poussiéreux
L'eau noire des fossés reflète des cimes d'arbres
L'eau noire d'avoir infusé des feuilles mortes
Le premier chant du rossignol vient troubler
Les derniers sursauts de l'hiver
Une grue seule passe, son cri n'effraye personne
Elle se joindra plus tard à un vol en v

Je me sais voyageur
Je cherche dans l'eau qui bouge l'inspiration d'Ulysse.

Je vis en piéton et j'aime la quiétude de ce statut
Si loin des héros de papiers, des chevauchées fantastiques
J'aime la solitude de la marche, et

L'observation millimétrique des évènements
Chaque feuille de lierre tremble selon son propre rythme
La mathématique est impropre à décrire cet envol
Chaque pas se marque sur le sol
Dans une longue courbe irrégulière
Qui se crée puis s'efface de ma mémoire

Nul n'a encore inventé l'équation du vent printanier
Pas d'algorithme pour les éclats de soleil
Ni pour les gouttes de pluie chaude
Les volutes de poussière de chemin
qui me distraient souvent de ma marche.

Philosophie à hauteur de mes genoux